

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE HAUTE-PICARDIE

Bureau de la Société en 1998

| | |
|------------------------------|---|
| Présidents d'honneur : | M. Henri de BUTTET, † Mme Suzanne MARTINET |
| Président..... | M. Claude CAREME |
| Trésorier | M. Jérôme BURIDANT |
| Secrétaire..... | Mlle Frédérique PILLEBOUE |
| Membres | Mlle SCHMITT, Mme DANISZ, MM. BAUDOT, BOCQUET, CARNOY, HALLADE, LAHAYE, LEFEVRE, MERLETTE, PARENT, VEZIAT. |
| Membre d'honneur | M. Alain SAINT-DENIS |

Activités de l'année 1997

18 JANVIER : Visite des châteaux d'Arsène Houssaye, par Mmes Nouvian et Drocourt.

Une soixantaine de personnes ont suivi Mmes Drocourt et Nouvian sur les traces d'Arsène Houssaye. « Les confessions » de l'écrivain prolifique agrémentent tant l'exposition qui lui est consacrée à la bibliothèque de Bruyères, que la visite des trois « châteaux » de l'homme de lettres fortuné.

Le 28 mars 1814, l'arrivée des cosaques à Bruyères fait accoucher sa mère avant qu'Arsène « ait frappé les trois coups ». Enfant, adolescent, il goûte son pays natal car « c'est un des meilleurs pays de France, respirant l'air des forêts et des montagnes, buvant aux sources de la fontaine minérale ». Les bois de Vorges l'instruisent, autant que peuvent le faire son père royaliste et maire de la petite ville, et son grand-père maternel Mailfer, républicain, menuisier au château de Bove, et à qui les Dames de France auraient donné leur bibliothèque.

Avec les années 1830, Arsène Houssaye « monte » à Paris, où il se fait chansonnier, puis romancier avec *La pécheresse*, un premier succès suivi d'autres. Le succès lui vient aussi par son mariage en 1840 avec Fanny Bourgeois. Il lui vient encore en 1843 avec la direction de *L'Artiste*, en 1849 avec celle de la Comédie française, enfin avec l'Inspection des musées de province. Mais c'est en affaires

qu'il réussit le mieux : sur les conseils du duc de Morny, Arsène Houssaye achète une propriété près de l'Arc de Triomphe et participe à la spéculation immobilière du Second Empire.

L'homme est prodigue, et marqué par l'esprit du XVIII^e siècle. « Sa longue vie fut une fête galante, il eut le culte de l'éternel féminin » ; il est « l'expression du genre français, la plus vive et la plus aimable sûrement, la joie de l'esprit et l'amour de la femme » dit Zola en 1896 dans son éloge funèbre. Les trois « châteaux » bruyérois, comme l'hôtel de l'avenue Friedland, révèlent ce caractère. La Folie-Riancourt, château de Breuil, était un vieux manoir de 1568 ; il le restaure pour y donner en 1869, « après un coup de fortune littéraire », une fête à l'agriculture où il reçoit 8 000 convives « avec un tourne-broche de un demi kilomètre... le vin coulant dans une fontaine... et une détonation de 1 000 bouteilles de champagne ». Le « château » de Breuil revendu en 1873, Arsène Houssaye dédie en 1876 à une belle « théâtruse » le château Valbon, à Vorges, au bord du ru Saint-Pierre. Aussitôt celui-ci quitté, il fait construire en 1880 le château de Barisis, grande maison bourgeoise où il séjourne chaque année à la fin de sa vie, « vieillard vigoureux, l'abondante barbe blanche sous un chapeau de feutre rouge... dernier des romantiques ». Il reste sans illusion sur son oeuvre : « Est-ce la peine de dire que j'ai fait beaucoup de livres. En vérité, si mon public ne se les rappelle pas plus que moi, ils sont bien oubliés. »

3 FÉVRIER : *Jules Romains à Laon*, par Yves-Marie Lucot

Après l'assemblée générale, Yves-Marie Lucot retrace, avec humour, la biographie de Jules Romains jusqu'en 1914. Né dans le Velay en 1885 d'un père instituteur, Louis Farigoul mène d'excellentes études à Paris au lycée Condorcet. Il publie ses premiers écrits, en 1904, sous un pseudonyme. Il est alors lié au groupe de « l'Abbaye » de Georges Duhamel et Charles Vildrac, et lance lui-même un courant littéraire appelé « l'unanimité ». Cet « unanimité » le mène vers une pensée européenne : ses voyages en font un des tout premiers européens convaincus, malgré les tensions internationales (il écrit même un recueil de poèmes intitulé « Europe » en 1916). Peu après, déjà auréolé d'une certaine célébrité, il se retrouve professeur au lycée de Laon où il reste de 1911 à 1914. Il loge dans la maison qui est à l'angle de la rue Saint-Martin et de l'avenue de la République. C'est lors de ses voyages en train entre Laon et Paris qu'il écrit *Les copains*, chef-d'oeuvre humoristique. Il s'en faut de peu que son roman *Lucienne* ne soit couronné du prix Goncourt en 1922 : le cadre en est laonnais.

2 MARS : *Céramique et civilisation grecques au musée de Laon*, par Claude Carême.

Le musée de Laon expose une exceptionnelle collection d'antiquités grecques : la collection La Charlonie. Entrepreneur à Urcel à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècles, La Charlonie a rassemblé différentes sortes de vases (cratère, pithos, amphore, stamnos, lécythe). La collection permet de retracer toute l'histoire de la

civilisation grecque, tous les styles de décors qui ont été employés : le style minoen floral ou marin (2700 - 1200 avant J.C.), le style mycénien à spirale (2000 - 1100 av. J.C.), le style géométrique (1000 - 700 av. J.C.), le style orientalisant ou corinthien avec monstres ou animaux orientaux (700 - 580 av. J.C.), le style de figures noires sur fond rouge (580 - 530 av. J.C.), le style de figures rouges sur fond noir (à partir de 530 av. J. C.). Corinthe est le centre de production de cette céramique de 700 à 550, date à laquelle Athènes la détrône et domine le commerce méditerranéen.

Les scènes qui décorent les vases des deux derniers styles sont de remarquables documents pour connaître la vie quotidienne et la mythologie de cette prestigieuse civilisation. La démocratie exige des citoyens orateurs, aptes à débattre à l'Éclésiâ ou la Boulé : d'où les scènes de banquet dans l'andron. Les guerres fréquentes, contre les Perses et entre cités, exigent que les citoyens soient d'excellents soldats : d'où les représentations d'éphèbes, d'hoplites et de gymnastes. La croyance aux dieux est obligatoire : d'où les scènes de sacrifice comme celui à Hermès. La femme est soumise, recluse dans le gynécée, au rôle unique de mère : d'où la représentation nuptiale sur un beau lèbès.

22 MARS. *Les paysages forestiers laonnois (fin du XVI^e siècle - début XIX^e siècle)*, par M. Jérôme Buridant. Sortie en forêt de Saint-Gobain.

L'administration forestière apparaît dès le XIV^e siècle mais reste confondue avec celle des bailliages jusqu'au milieu du XVII^e siècle. C'est le moment où l'on peut trouver les premiers documents détaillés (visites de forêts et martelages). Après les dégradations dues aux guerres des années 1635-1654, les maîtrises des Eaux et Forêts commencent des travaux d'aménagement, tout particulièrement en forêt de Saint-Gobain, administrée jusqu'en 1661 par Jean-Baptiste Colbert, en qualité d'intendant personnel du cardinal de Mazarin, propriétaire de la forêt. La législation mise en oeuvre par Louis XIV et plus particulièrement par l'Ordonnance de 1669 est appliquée progressivement, d'abord dans les bois royaux, puis plus tardivement dans les bois des communautés (levés de plans, abornements, mise en coupes réglées, etc.) Les bois privés restent relativement à l'écart de ces réformes.

La pression économique détermine plus fortement encore l'évolution des modes de gestion. Sur le long terme, on observe une progressive restriction des prélèvements effectués par les communautés d'habitants. Les droits d'usage sont petit à petit limités au ramassage du bois mort et au panage de quelques porcs. À partir du milieu du XVII^e siècle, les marchands parisiens se portent acquéreurs de ventes de bois de chauffage, qui est acheminé par flottage sur l'Oise ou sur l'Aisne vers Paris. Ces marchands disparaissent des adjudications un siècle plus tard. À ce moment, les établissements proto-industriels de la région (verreries du massif de Saint-Gobain, forges de Thiérache ou d'Argonne), grands consommateurs de bois, les ont remplacés.

Pour répondre à cette demande croissante, qui fait multiplier les prix des bois par plus de dix au XVIII^e siècle, les propriétaires forestiers sont conduits à gérer de plus en plus rationnellement leurs biens. Les peuplements furetés, dans lesquels on prélevait un arbre de-ci de-là au gré des besoins, sont convertis en taillis sous futaie, d'abord à courte révolution (10 ans), puis à plus longue révolution (25 ans environ). Ces nouveaux modes de gestion permettent un contrôle plus étroit des coupes et assurent un revenu plus régulier. Ils ont aussi pour conséquence de faire régresser le hêtre au profit du chêne et de nombreuses essences plus secondaires (bouleau, tremble, érable, etc.) dans la plupart des parcelles.

Sur trois siècles, les paysages forestiers font donc l'objet d'une grande dynamique. Ils sont le résultats d'évolutions écologiques, mais aussi et surtout de choix humains.

25 AVRIL : *L'abbaye de Vauclair au XIII^e siècle*, par Alain-Saint-Denis

Monsieur Alain Saint-Denis, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Dijon, connaît parfaitement Laon et le Laonnois du XII^e siècle au XIV^e siècle. Il l'a encore démontré en présentant une recherche nouvelle sur l'abbaye de Vauclair. Un livre de compte de huit feuillets, daté précisément de 1259-1260 et qu'il a découvert fortuitement aux Archives nationales, lui a permis d'étudier les activités de cette fondation cistercienne et de remettre en cause quelques idées reçues.

Grâce à l'évêque de Laon Barthelemy de Jur et à divers châtelains dont ceux de Roucy, l'abbaye de *Vallis Clara* — Vauclair — est fondée en 1134, comme quinzième fille de Clairvaux. L'époque est marquée par des désordres (la célèbre révolte contre l'évêque Gaudry). Il faut pacifier, stabiliser la société, par l'installation de multiples monastères. Un siècle plus tard, les donations ont été telles qu'elles permettent la construction de nouveaux bâtiments plus vastes. Bien intégrée à l'économie laonnoise alors très prospère, l'abbaye apparaît dynamique ; à son apogée, elle vend ses produits aux nombreux marchands locaux. Elle tire l'essentiel de ses revenus de ses diverses activités agricoles ; la seule vente du blé rapporte 1134 livres quand une belle maison à Laon coûte 70 livres ; la laine de ses moutons après la tonte de la Saint-Laurent l'assure de 300 livres ; le vin de 500 livres... Au total les recettes s'établissent à 5 658 livres, laissent 300 livres de bénéfice. L'absence de dettes dans les comptes révèle la richesse certaine d'un établissement où moines, convers, serviteurs, manouvriers travaillent en nombre. Malgré cela, les Cisterciens conservent leur spiritualité — contrairement à ce qu'affirme la critique — et attirent l'admiration de Saint-Louis.

12 MAI : *La correspondance de Champfleury*, par Jean Lefèvre

Monsieur Lefèvre, conservateur de la bibliothèque de Laon, a présenté la correspondance de Champfleury d'après un ensemble de lettres acquises récemment par son établissement. Alors qu'il disposait en 1989 de 16 lettres du célèbre Laonnois

du XIX^e siècle, il en conserve désormais 136, qui apportent des renseignements précieux sur la vie de leur auteur et ses relations avec écrivains et artistes passés à la postérité. Leur lecture a illustré la conférence de façon souvent plaisante, et toujours passionnante.

Ainsi, on apprend que, né le 17 septembre 1821, Jules Husson-Fleury, habite en 1825 au 13 rue du Bourg au-dessus d'un magasin de confiseries et connaît une jeunesse turbulente puisqu'il est renvoyé du collège. Il préfère dès 1838, à 17 ans, la vie de bohème à Paris et « porter les livres sur le dos » dans une librairie. Sa sincère correspondance familiale montre sa tendresse envers sa mère, son affection pudique envers son père, son estime envers son frère Edouard — Edouard Fleury, mémorable Laonnois également —, mais aussi son peu de considération pour sa sœur qu'il juge stupide.

Ses lettres apprennent beaucoup sur ses rencontres dans le monde littéraire et artistique où il est introduit par Arsène Houssaye. Entre 1844 et 1848, alors qu'il rédige ses premières nouvelles et des articles sur l'art pour *L'Artiste* de Arsène Houssaye, ou pour le *Corsaire-Satan* de Lepoitevin Saint-Alme, il côtoie Théophile Gautier et Gérard de Nerval. Le tournant de sa vie se situe entre 1848 et 1852 : il se consacre à des essais sur les frères Le Nain — qu'il sort de l'oubli — et sur Courbet, et s'engage dans la bataille du réalisme. Ensuite, de 1852 à 1859, il se lance dans le roman en particulier avec *Les bourgeois de Molinchart*, *La succession Le Camus*, *Les souffrances du professeur Delteil*. Il est proche de Baudelaire, Manet, Madame Hanska, et sa notoriété est certaine ; il peut publier ce qu'il veut, où il veut. Mais il s'oppose aux Goncourt, qui sont d'une virulence étonnante envers les « Laonnois », Champfleury et Arsène Houssaye.

À partir de 1860, Champfleury se fait érudit, milite en faveur des arts mineurs : imagerie, faiences... Il est nommé conservateur du musée de la manufacture de Sèvres en 1872. Cette fin de vie est noircie par des malheurs familiaux. Il perd sa fille Marie-Elisabeth et sa femme Marie Pierret : c'est son fils Edouard, caractériel, qui est responsable de leur mort.

9 JUIN : *Marianne, allégorie de la République*, par Claude Carême.

La Société historique a clos son programme 1996-1997 par une conférence d'actualité, dans ces moments d'intense vie politique (élections législatives). L'Université du 3^e âge animée par Mademoiselle Pringuet, et La ligue des droits de l'homme se sont aimablement associées à cette activité.

Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, la Monarchie est incarnée par le roi. Sous la Première Révolution, son élimination devient synonyme de liberté. La liberté est assimilée aussitôt à la République. Comme c'est une abstraction, il est nécessaire de l'incarner. Elle est alors représentée sous des traits féminins puisque la Monarchie — son contraire — l'était sous les traits d'un homme (le roi). Depuis 1792, l'histoire de Marianne se confond à celle de la République.

« Marianne » porte un prénom très populaire. Utilisé seulement dans le sud de la

France de 1792 à 1850, il devient familier pour tous les Français à partir du Second Empire (1852-1870). Marianne apparaît sur divers supports : sceau de la République, bustes, tableaux, monnaies. La première pièce de monnaie à porter son effigie est *La liberté au bonnet* gravée en 1792 par le graveur général des monnaies Augustin Dupré. Marianne porte divers attributs symbolisant les aspects que les dirigeants du moment donnent à la République. C'est le bonnet rouge de l'affranchissement de l'esclave : il a un sens révolutionnaire marqué ; c'est le faisceau d'armes qui affirme l'autorité de l'État et l'unité de la Nation ; ce sont les rayons solaires et l'étoile qui suggèrent qu'avec elle la Raison triomphe de l'obscurantisme ; Marianne se doit d'être une femme puissante à la poitrine volumineuse car la République assure la prospérité.

De 1804 à 1848, le retour de la Monarchie suscite l'attente du retour de la liberté : Delacroix l'a peinte avec *La liberté guidant le peuple sur les barricades*. La Seconde République devient vite conservatrice et Marianne alors ne porte le bonnet ni sur le sceau de l'État — qui est le sceau actuel —, ni sur le premier timbre-poste connu sous le nom de *Cérès*.

Avec la Troisième République, Marianne triomphe. Son bonnet perd sa connotation révolutionnaire quand les Républicains sont enfin maîtres de la République, entre 1877 et 1886 : Jules Grévy l'impose lors de sa réélection en décembre 1885 avec sa médaille présidentielle. La statue de Dalou, place de la Nation, inaugurée en 1899, impressionne. La poétique *Semeuse* de Roty ravit tant, qu'elle est encore sur les pièces de monnaie, cent ans après. Les bustes de Marianne entrent dans la majorité des mairies : elle est là — le sait-on — comme allégorie d'une République permanente qui transcende les personnes à son service. C'est le refus de la personnalisation du pouvoir.

Après son éclipse sous Vichy, Marianne est à nouveau glorifiée sous la Quatrième République. Mais la Cinquième semble moins enthousiaste à son égard. Elle demeure dans les caricatures, sur les documents officiels, mais les Présidents de la République l'omettent sur leur médaille. L'artiste qui a composé le timbre-poste à paraître le 14 juillet 1997 avoue ne rien connaître à l'histoire de Marianne et à sa symbolique ! Est-ce une démariannisation ? La République et ses principes sont-ils si assurés ?

17 SEPTEMBRE : *La commune de Laon*, par Jean-Louis Baudot

Pour sa séance d'ouverture, la Société historique de Haute-Picardie avait confié à Jean-Louis Baudot, professeur d'histoire et responsable du service éducatif aux Archives départementales, le soin de présenter le résultat de ses recherches sur la Commune de Laon de 1128 à 1331. Difficile de faire court sur un tel sujet qui, par ses aspects, ferait oublier qu'on se situe au Moyen Âge.

Tout commence en 1112 lorsque les habitants du bourg, les bourgeois, las des luttes de clans, de la dépravation des évêques et de l'insécurité grandissante, se liguent contre leur seigneur-évêque Gaudry. Nous avons grâce à Guibert de

Nogent, grand chroniqueur, mais pas toujours impartial, une relation précise de cette insurrection communale du 25 avril 1112, certainement l'événement laonnais le plus relaté dans les manuels d'histoire. C'est la rétractation du pacte de commune par Gaudry qui met le feu aux poudres : la ville est à feu et à sang, la cathédrale incendiée ; Gaudry « qui ignorait l'amour de Dieu » est assassiné. Guibert de Nogent fournit nombre de détails mais, depuis, l'épisode a été enjolivé au-delà des sources documentaires. La répression à l'encontre des communeux fut menée par le roi Louis VI qui n'accorda une charte de conciliation, *l'Institution de paix*, qu'en 1128.

La ville resta pourtant l'enjeu des rivalités royales, ecclésiastiques et bourgeoises. Procès et conflits se multiplièrent et débouchèrent sur une nouvelle révolte communale en 1295. Elle fut à nouveau réprimée, abolie puis rétablie par le roi. Les autorités ecclésiastiques finirent par avoir raison de l'institution communale en 1331 lorsque Philippe VI scella définitivement l'abrogation de la commune. Victoire à la Pyrrhus pour le clergé car la principale bénéficiaire des chartes philippines fut l'autorité monarchique croissante.

S'appuyant sur les documents des archives et bibliothèques, Jean-Louis Baudot a retracé l'organisation et le fonctionnement de la Commune de Laon, son territoire sensiblement identique à celui d'aujourd'hui, ses emblèmes et marques d'autorité : sceaux, mesures et surtout le beffroi communal, situé près de l'actuelle cité administrative (un symbole ?) et qui ne fut détruit qu'au XIX^e siècle. Les documents montrent qu'une dizaine de familles seulement monopolisaient le pouvoir communal, tant le Conseil de ville dont maire et jurés étaient élus chaque année, que le Collège des échevins, dont les membres étaient cooptés et chargés des questions judiciaires et qui bénéficiaient d'une situation enviée et lucrative. On apprend que la construction et l'entretien des remparts, utiles à la sécurité de la ville, coûtaient très cher et que la commune confrontée aux problèmes financiers ne réussit jamais à équilibrer ses finances. Voilà au moins une tradition maintenue à Laon.

8, 15 ET 22 NOVEMBRE : *Le Chemin des Dames et ses creutes*, par Robert Lefèvre. Plus de 100 personnes ont répondu présents. Robert Lefèvre, professeur à l'IUFM et un de nos sociétaires, étonné du succès, les a d'abord regroupés devant l'hôtel de ville de Craonne. Ce gros village, florissant avant 1914, aurait dû disparaître ; la détermination de ses habitants l'a fait revivre sur un nouveau site, au pied du versant et le nouvel hôtel de ville, démesuré, a été construit grâce à l'aide de la Suède.

Le maire, M. Genteure, éleveur, a illustré avec passion le lien entre la guerre et la terre ; la terre gorgée d'eau en avril 1917 a paralysé l'assaut des poilus et condamné l'offensive Nivelle ; la terre, qui a englouti hommes, bêtes et armes, les régurgite encore. Sur le versant, vers le plateau de Californie, l'ancien village ne laisse plus que d'émouvantes traces sous un arboretum. Passionné par le lieu, Yves

Gibeau, dans le vieux cimetière, a voulu mêler son âme aux âmes des sacrifiés de 1917.

Pour le deuxième temps de la « sortie », une cinquantaine de voitures ont parcouru le Chemin des Dames et rejoint la carrière de Froidmont à Bray. Mais les guides intransigeants n'acceptèrent qu'un tiers du groupe. Obstinsés, les refoulés sont revenus les deux samedis suivants : ils voulaient appréhender la vie, les rêves, les angoisses des soldats par les témoignages gravés et dessinés dans la pierre de ce remarquable abri naturel.

8 DÉCEMBRE : *Nicolas Lebègue*, par Jean-Michel Verneiges.

Nicolas Lebègue n'est plus un nom quelconque pour les membres de la Société historique de Haute-Picardie. Monsieur Jean-Michel Verneiges, délégué départemental à la musique, a donné corps et esprit à ce maître de chapelle de Louis XIV au cours d'une conférence d'une haute tenue. Par sa parfaite connaissance de la musique française du XVII^e siècle, Jean-Michel Verneiges a su rester à la portée d'auditeurs non-spécialistes et les initier par une utilisation très pédagogique d'extraits musicaux aux oeuvres de Lebègue et de ses contemporains comme Grigny, Couperin, Lully...

Nicolas Lebègue, né à Laon en 1631, a été un grand maître du clavecin et de l'orgue en tant que compositeur, interprète et même expert en facture d'orgues : c'est lui qui a conçu le plan du jeu d'orgues de la cathédrale de Laon en 1700, comme ceux de Saint-Quentin, Soissons et Troyes. Vers 1650, il est à Paris et en 1664 titulaire de la tribune de Saint-Merri. En 1678, Louis XIV le nomme organiste à la chapelle royale de Versailles. Monsieur Verneiges a bien sûr mis l'accent sur l'œuvre de Nicolas Lebègue et sur son influence dans l'évolution de l'école française pour clavecin, elle-même spécifique en Europe. Il est le premier à élaborer les « suites » qui sont des ensembles de pièces (allemande, courante, sarabande, gigue) unifiées par une même tonalité. Notre Laonnois sert ainsi de modèle, même à l'étranger. Dans ses pièces pour orgue, Nicolas Lebègue accentue le style de Couperin en donnant plus de couleurs, d'échos, en somme de fantaisie, à la musique grégorienne. L'orientation profane de ses oeuvres apparaît notamment dans la belle pièce de Noël *Où s'en vont ces gais bergers ?* qui a terminé la soirée.